

F.E.D.E.P.S.Y. – ASSERC

Séminaire de Jean-Richard Freymann et Michel Patris

Roman familial – Fantasme – Délire

2016 – 2017

5^{ème} séminaire : Le 7 avril 2017

Automatisme mental et roman familial chez un enfant de 10 ans

Eva Marie Golder

Préambule

Les débats autour de la psychose chez l'enfant ont toujours été pour le moins nuancés voire houleux. Pourtant, Eugen Bleuler, dans son ouvrage clé sur les schizophrénies¹, soulignait en 1911, que si on appliquait à l'enfant le même soin d'observation et de description que pour les adultes, on verrait que ce sont les mêmes signes et donc probablement les mêmes entités nosographiques.

Ce qui fait difficulté chez l'enfant, c'est non seulement de tenir compte des manifestations pathologiques mais aussi le fait qu'il est en constant devenir. Quand on observe un petit enfant, il « parcourt » de façon fugace, parfois plus longuement, les entités

¹ E. Bleuler, *Dementia Praecox ou Groupe des schizophrénies*, École lacanienne de psychanalyse, éd. EPEL, 1993.

pathologiques que Bleuler décrit. Chez l'adulte, quelque chose se cristallise. Comment peut-on dire que chez l'enfant quelque chose s'enkyste, que quelque chose est lisible comme un phénomène psychotique ? Le problème vient du fait que l'on voit, dans l'enfant, l'adulte en devenir, dû à « l'adultocentrisme » commun, alors qu'il faut bien constater que, chez l'enfant, à partir de six ans, parfois même plus jeune, des entités sont là, très présentes et très constituées.

J'ai eu la chance de pouvoir travailler pendant huit ans dans un service encore ouvert à la psychanalyse, et d'y faire ce constat : les enfants qui viennent en consultation sont de plus en plus jeunes et les pathologies se sont aggravées. Je pourrais dire, sur le plan de la flatterie, que c'est parce que notre service s'est « taillé une réputation ». Hélas, c'est une réalité, les pathologies sont de plus en plus précoces et de plus en plus accentuées pour des raisons qui ont à voir, entre autres, avec l'échange qui a évolué entre parents et enfants.

Pendant ces huit années de travail, j'ai appliqué les principes bleulériens de l'observation et de la description : j'ai noté et j'ai demandé à mon équipe de noter tout ce qui se passait, tout ce qui se disait au cours d'une séance avec un enfant. Puis ensemble, nous avons « reconstitué » la séance car, tout comme avec un adulte psychotique, avec un enfant psychotique, dans l'après-coup, vous n'écrivez rien, tellement la cohérence du fil historique névrotique manque. Lorsque je reçois des enfants psychotiques, dans mon cabinet, en libéral, ce travail de reconstitution me manque cruellement, ce n'est pas du tout la même façon de travailler.

À partir de cette expérience, j'ai créé un séminaire qui s'est associé avec l'École de Sainte-Anne, et grâce à des présentations de malades, enregistrées en Bretagne, j'ai pu avoir la transcription des entretiens sur lesquels ensuite nous avons travaillé pour produire une présentation du *trait du cas enfant*. Cette création a abouti, depuis trois ans, à des présentations de *traits du cas enfant*, à Sainte-Anne, à Paris. Nous espérons, avec ce groupe de chercheurs, pouvoir publier, dans les années à venir, un manuel de clinique infantile qui relie la dimension psychiatrique et la dimension analytique en n'oubliant pas la dimension psychologique, non pas dans le sens de ce qui est enseigné aujourd'hui en faculté, mais dans le sens des grands psychologues tels que Henri Wallon et Jean Piaget qui n'ont pas pris une « ride », sauf qu'on oublie de les lire. Dites-moi pourquoi ?

Trait du cas de l'enfant Émile, 4 ans 1/2.

Citation de notes. Je vois l'enfant, Émile, avec sa maman. Elle me dit : « Ils n'ont pas été en vacances, il a fait beaucoup de piscine. » Émile était content de retourner à l'école. Ses jeux se sont étoffés, beaucoup de jeux avec le train. Elle note qu'elle s'impatiente parfois, lui crie dessus. Elle glisse une remarque sur les coups, mais comme je ne relève pas, elle passe. C'est Émile qui redira plus tard qu'elle le frappe. Elle ne supporte pas qu'il crie. Mais quand je lui demande comment elle le punit, elle dit simplement qu'elle lui crie dessus et qu'il a peur, il lui obéit de ce fait. Il s'est beaucoup calmé. Je le vois dans ma séance, il est dispersé mais se laisse contenir. Au départ, il se met immédiatement à me parler « bébé ». C'est très particulier, et c'est à la limite de l'insupportable, une voix de tête très haut perchée, des tournures d'un enfant de 2-3 ans. La voix est un peu comme dans *Le Tambour* de Günter Grass, ça traverse notre corps. Je lui demande de cesser, ce qui déclenche une crise mais très courte. Pour autant, il ne cesse pas. Il a 4 ans 1/2. Cette façon de parler semble s'installer en permanence un peu comme une bande magnétique. Lui-même en est traversé.

C'est quelque chose que l'on trouve de manière un peu différente chez Bleuler qui parle du *maniérisme et de la stéréotypie* du schizophrène sur le plan du comportement et de l'expression. C'est quelque chose qui montre que l'acte de parler est vécu comme une forme d'emprunt, on s'en habille. Marcel Czermak parle d'une fonction de « porte-manteau ». Cet enfant s'adresse à un « autre » hypothétique, mais je ne me sens pas récipiendaire, tellement cette adresse est particulière, elle est un peu – je dirais – à la cantonade.

Dans ses travaux, Henry Ey évoque un aliéniste, Rümke, qui, parlant du *sentiment praecox*, écrit, je le cite :

« Le parler schizophrénique est une tentative désespérée, d'entrer combien maladroitement mais quand même, malgré toutes les difficultés, en relation avec l'entourage². »

Citation de notes. Lorsque je vais dans le couloir, Émile me regarde à peine. Il regarde sa mère et lui dit : « Je ne veux pas aller avec celle-là. » Je lui tends la main et dès que ma main est en vue, la sienne se scotche dans la mienne et, comme un automate, il se met à marcher.

² HC. Rümke (1948), « Het Kernsymptoom der Schizophrenie en het Praecoxgevoel » (1941). In *Voordachten over Psychiatrie*. Amsterdam : Scheltema & Holkema, Neeleman J. trad du hollandais par Eva-Marie Golder.

Il y a là quelque chose comme un appareillage de main à main qui est tout à fait parlant parce qu'il se laisse « attraper ».

Citation de notes. C'est un enfant très maman, donc, il y va. Il la trifouille. Je lui dis : « Plutôt que de tripoter ta mère, dessine donc un bonhomme. » Il dessine des traits et des points très particuliers.



J'ai des feutres un peu spéciaux : quand on les pose sur la feuille, la feuille absorbe en flaque les points qui s'étalent et l'enfant est comme scotché dessus. J'appelle cela : les points de fascination. Hélas, en huit ans de rencontre avec des enfants très jeunes, je dois dire que c'est pour moi un signe. Le jeune enfant connaît le plaisir d'observer, il jubile : « Oh ! Regarde. » Dans le cas d'Émile, plus rien n'existe autour, c'est-à-dire ce n'est plus l'enfant qui regarde le point, c'est le point qui regarde l'enfant. Cette réflexibilité a à voir avec la question du miroir. Le miroir spéculaire – le miroir plan, pour reprendre le schéma de Lacan – permet de prendre distance par rapport à l'autre, par rapport à ce qu'on fait, l'enfant entre dans la représentation, dans la narration. À quatre ans et demi, cela est préoccupant. Dans le cas d'Émile, je comprends que dans cette façon de me parler, d'être avec moi et de dessiner, il y a quelque chose de ce miroir qui n'est pas capitonné. Tout fonctionne comme une grande gueule qui l'avale, tout est despécifié, que ce soit le regard, que ce soit la main, que ce soit la bouche, tout l'avale.

Citation de notes. Le soir, il se couche de bonne heure, pas de problème. Il me faut un certain temps, dis-je, pour repérer à quel point le discours de la mère est confus. Parce que *pas*

de problème, coup ou pas coup, se côtoient exactement, comme Bleuler le décrit comme « ambitendance » à savoir ça coexiste. Ce n'est pas : je me corrige, je me reprends. C'est finalement l'enfant qui précise qu'elle le frappe. C'est à la faveur de l'heure de l'endormissement que j'apprends qu'il y a des soirs où il met deux heures pour s'endormir.

Je m'arrête ici sur un point important. Pour Winnicott, il n'y a pas d'enfant sans mère, c'est-à-dire pas d'enfant sans son environnement au sens large du terme. Pour Piaget, il a différents facteurs concomitants dont il s'agit de tenir compte : tout d'abord l'hérédité. Un fond est donc là, mis à disposition. Une *disposition à*, dont Piaget dit lui-même qu'il ne sait pas très bien ce que ça veut dire. Puis il précise, dans *Six études de psychologie*³, qu'il y a deux facteurs : l'enfant assimile et s'adapte constamment. C'est une sorte de travail avec ce fond qui lui est donné, et qui est permanent. Un quatrième facteur, qu'il appelle « l'équilibrage », concerne quelque chose dans cette assimilation et dans cette adaptation, qui fait que l'enfant trébuche tout le temps. L'enfant est donc tout le temps en mouvement, jamais en équilibre. Dès qu'il y a équilibre, un nouvel élément le remet au travail. Il faut bien se rendre compte, dit-il, qu'il s'agit là de quelque chose qu'on rencontre en thermodynamique, à savoir, si deux milieux de températures différentes se rencontrent, ils se mélangent de telle sorte qu'il y ait, à la fin, une seule température, mais pas sans entropie – cela nous renvoie au Séminaire II de Lacan⁴.

Piaget était furieux qu'on puisse l'utiliser pour fabriquer des tests de niveaux car l'entropie c'est ce qui se perd, c'est la question du déséquilibre. Ce qui intéresse Piaget, c'est la manière qu'a l'enfant de s'en débrouiller. On sent là qu'il n'a sûrement pas fait qu'une petite expérience de la psychanalyse car, quand on lit ces descriptions, on voit sa passion, pour cette petite étincelle chez l'enfant pour justement faire avec, tout le temps, même chez l'enfant psychotique. Or, c'est précisément cette curiosité, cette façon de chercher toujours à retrouver un équilibre qui manque à l'enfant psychotique. Chez l'enfant psychotique, très tôt, il y a tendance à rester figé sur des points exactement comme ils peuvent être avalés par le point sur la feuille. Pour moi, le point de fascination est paradigmatique, voire – c'est à préciser, je me laisse un peu de temps – pathognomonique de la psychose.

³ J. Piaget, *Six études de psychologie*, Folio essais, 1964.

⁴ J. Lacan, Le Séminaire livre II (1954-1955), *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1978.

Citation de notes. Ce n'est qu'après m'avoir précisé qu'elle n'arrive pas à faire avancer l'enfant dans l'habillement autrement qu'en lui disant que s'il traîne, elle ne pourra pas l'accompagner à l'école jusque dans la classe, que la mère me dit : « Oui, d'ailleurs, au fait, il a fait un cauchemar. Il m'a dit : "j'ai rêvé que la lumière me parle et m'empêche d'aller au W.C". » Je note : la formulation du rêve me faisant penser à une hallucination, je fais préciser à la mère : « Oui, il a eu les yeux ouverts. » La mère insiste sur la dimension de rêve alors que l'enfant l'interrompt et insiste davantage sur la dimension réelle, voire même répétitive de ce phénomène. Et il me dit : « Mais ça m'est arrivé plusieurs fois. » Il me dit : « La voix me dit de faire dans la culotte. » La mère précise que, pendant une semaine, il a hurlé de terreur au moment de l'endormissement. [On comprend qu'il mette deux heures pour s'endormir]. Il me dit : « La lumière m'a réveillé, elle m'a parlé. » La maman lui a suggéré de rapprocher son lit de celui de sa sœur pour se rassurer. Il préfère aller se rassurer avec maman, papa travaillant de nuit. À mon avis il dort avec maman. Je dis à la maman : « Observez si c'est du somnambulisme ou si c'est autre chose. »

Ce qui est particulier dans le récit de ce phénomène d'hallucination, c'est que même à cet âge-là déjà, l'enfant peut prendre distance quand il narre un rêve, il peut dire : *j'ai cru que, c'était comme si*. À cet âge-là, il peut déjà se positionner en narrateur d'un événement dont il cerne la dimension de l'illusion. Ici, l'enfant me dit : « mais non, ça m'a parlé. » Quand ce léger décalage manque, il faut s'alerter car ce peut être les prolégomènes d'une cristallisation. Vous avez sûrement rencontré des adultes dont on a dit que, déjà enfant, il avait ceci, cela. Hélas, souvent, il manque le joint entre des consultations de psychiatrie infantile et de psychiatrie adulte pour pouvoir faire la jonction entre des observations souvent très précoces de ce genre de phénomènes. Cette tentative de rééquilibrage, dont parle Piaget, manque. L'enfant reste en déséquilibre. Dès lors, il y a une forme de fixation qui va en s'accroissant avec le temps. On peut alors supposer quel est le rapport avec la pulsion de mort en lien avec cette sorte d'immobilité contre laquelle ces enfants psychotiques et d'autres enfants non psychotiques à qui on colle l'étiquette de T.D.A.H.⁵, se défendent par des accès maniaques. J'ai rencontré des enfants de trois-quatre ans, qui « grimpaient » aux murs, d'angoisse.

⁵ T.D.A.H. : Trouble de déficit de l'attention avec hyperactivité.

Trait du cas de l'enfant Ernesto, 6 ans

Ernesto est au C.P., il lit correctement les syllabes.

Citation de notes. Ce jour-là, il fait une sorte d'éparpillement de syllabes qu'il écrit sur toute la feuille très rapidement. Il rouspète contre moi car je ne lui ai pas permis d'aller chercher une voiture chez sa grand-mère qui l'attendait dans le couloir. Moi, je dis : « Ben, tu sais, bien grandir, c'est apprendre à obéir. » Il me dit : « Ce n'est pas juste. » Il se calme et me dit : « Donne-moi les kaplas. » Il va au centre de la pièce. Mes assistants notent : il fait un geste de salut de la main. « Capitaine, dit-il, en accompagnant son geste, mettez-vous à mon service. » Il verse les kaplas par terre par un geste un peu brusque. Il commence une construction très fragile, des planches croisées qu'il met les unes sur les autres. Je dis : « C'est osé, ça ne repose pas sur des bases solides, c'est très fragile. » Il me dit : « Tu te rappelles, je t'ai volé les kaplas. » Je lui dis : « Ah bon ? » Il me dit : « Je blaguais. » Je le renvoie aux accusations dont il a été l'objet. À l'école, on a prétendu qu'il avait volé des Pokémons à ces copains. « Mais je l'ai pas volé. » Il sort de la poche une carte. « On me l'a donnée et c'est du toc, il n'y avait même pas de cartes dedans, c'est de la triche. Un, dos, tres, c'est anglais. » Cela avait un accent un peu portugais. « Ah, tu parles espagnol ? Un, dos, tres. » « Mais, non, je connais toutes les langues, je suis allé partout, j'ai goûté leur recette délicieuse. » « Leur recette de quoi ? » « De Chine, de Chinois. » Il continue : « Je ne te montrerai pas mon stylo-gomme. » « Tu peux me le décrire ? » « Non, tu es méchante. » « Tu ne savais pas que j'étais une grosse méchante ? Tu te souviens quand tu avais le droit de sortir ? C'est quand tu avais peur des monstres. » [À ce moment-là, il avait trois ans]. « J'ai toujours peur des monstres. La nuit j'entends du bruit, j'ai peur. » « C'est où que tu entends des bruits ? » « Dans ma chambre. » « Dis-moi ce que c'est comme bruit. » « Tchss, c'est juste à côté de la lumière. » « C'est pour farcer ou c'est pour de vrai ? » « C'est vrai. » Il se remet à construire. Il s'applique à construire de manière de plus en plus risquée, cela a l'air de le fasciner et la structure tombe. Là, je commets l'erreur à ne pas commettre, je dis : « Badaboum. » Il me hurle dessus : « Arrête de te moquer, c'est comme ça qu'on traite un enfant ? » Il s'en suit une longue tirade d'invectives.

Je me suis rendue compte que cette petite chose « badaboum » qu'on dit en jubillant avec l'enfant qui se laisse prendre au risque de chute dans le jeu, Ernesto ne pouvait pas l'entendre autrement que comme moquerie. J'ai alors eu le droit à une tirade qui m'a laissée sans voix, un discours de pure paranoïa, je le persécutais. La dimension de jeu avait disparu.

Aujourd'hui encore, il fait des jeux de construction impressionnants, à chaque fois, une tour construite sur les extrêmes. À cet endroit, on voit qu'il est identifié à l'objet même qu'il construit. Avec l'effondrement de la tour, c'est lui qui s'effondre. Ce sont des expériences extrêmement douloureuses où on voit qu'on blesse un enfant à son insu. L'enfant psychotique est confondu avec l'objet. Il n'y a pas d'objet *petit a*, il l'a « dans la poche », il *est* l'objet.

Piaget, avec beaucoup de soin, observe ces confusions chez l'enfant. Si l'enfant psychotique se confond avec l'objet, l'enfant névrosé confond la représentation avec l'objet. Si on pose cette question à un enfant : mais pourquoi on appelle soleil, le soleil ? Sa réponse sera : c'est parce que c'est dans le soleil. La représentation est intimement confondue avec l'objet. C'est après l'âge de sept ans que l'enfant commence à se rendre compte du plaquage du mot *sur* l'objet c'est-à-dire de la séparation entre l'objet lui-même et la représentation. Pour Ernesto, il n'y a pas de représentation, il y a présence, il y a monstration, on est du côté des représentants, le réel et l'imaginaire s'équivalent. Ce sont des représentants qui ne sont pas lestés par la dimension phallique, ils ne s'inscriront pas dans un récit du côté du fantasme, § $\diamond$ a.

Trait du cas de l'enfant Mario, 10 ans

Citation de notes. Mario fait un dessin qui ressemble à une sorte de tasse avec une anse, mais les bords sont des dégoulinures rouges et au-dessus, il y a de la fumée. Mario me dit : « C'est fait. » Et il a fini de dessiner un petit truc en gris, comme des anses de tasse. Il repassera en rouge dessus et dira que c'est des oreilles. Je dis : « Comment c'est fait ? Vous avez dit : C'est fait. » Me montrant le dessin : « Ça, c'est moi. Depuis bien longtemps, ça se passe. Je ne sais pas pourquoi, j'ai jamais pu vous le dire mais parfois, j'ai des voix dans la tête. Je croyais que ça allait, que ça allait, que ça allait. Il y a des inconvénients, c'est pas marrant. Par exemple, quand je passe devant un poteau dans la rue, je ne peux pas résister à cette sensation de le toucher. Si je passe et que je ne le touche pas, il y a une voix qui me dit : "touche-le, touche-le". Ça me menace carrément. »

Moi, je lui demande : « Qui ? »

Il continue comme s'il n'avait pas entendu ma question : « Ta maison va être cambriolée si tu ne touches pas, alors je touche. Parfois, je fais des vœux et si je le dis, ça ne marche pas. Quand je dis que mon vœux que, que, je dis mon, que je veux faire des vœux, si je dis ça, ça ne marche pas. » [Je vous rends attentifs à l'écriture. Plusieurs personnes

prennent des notes dans mes consultations. Lorsque nous ne sommes pas sûrs, nous notons toutes les expressions. Lorsqu'on enregistre des entretiens d'enfants, ce n'est pas du tout linéaire, c'est très haché, et donc, on essaie de rendre le plus possible ce parler dans nos scripts.]

Moi : « Pouvez-vous me donner un exemple ? »

« Par exemple, j'étais en colonie de vacances à x. On a fait de l'équitation et delà, delà, delà, c'est quoi déjà ? De l'optimiste ? Du catamaran ? De la caravelle ? Ils m'ont dit que je ne pouvais pas faire l'équitation. Tu as dit que tu ne voulais pas en faire, c'est peut-être maman qui a voulu ça ? Je dis dans ma tête : faites que je vais pouvoir faire de l'équitation et deux jours après, ça a marché. »

Moi : « Vous en avez parlé à maman ? »

Cette séance, en CMPP, se situe à la fin de la troisième année du travail avec Mario. Il m'apprend donc, au cours de cette séance, qu'il a entendu des voix et des bruits et ce, depuis toujours. Il est important de noter ceci : à 10 ans, chez un enfant, le « toujours » se sépare normalement du « maintenant » et de l'« avant », mais pas pour Mario. Pour Mario, c'est un équivalent de maintenant, d'avant, de l'avenir, du passé, du présent, c'est un abolissement de la temporalité. Cela semble, a minima, indiquer qu'il ne se souvient pas n'avoir pas entendu de voix un jour, du moins n'avoir pas été habité un jour par ces processus qui prennent possession de lui. Ce qui change, c'est l'aspect xénopathique qu'il relève maintenant et qu'il exprime pour un tiers. Ce jour-là, lorsqu'il me parle des voix et des vœux, il fait la description complète des éléments qui le tourmentent. Je ne les décris pas tous car c'est un long entretien, mais ce sont des éléments d'automatisme mental. Il entend des voix, il a des impulsions sous injonctions. Il a des pouvoirs de faire des vœux qui sont systématiquement exaucés. Dans le même entretien, il y a des échos anticipés, et c'est en fin de séance seulement qu'il livre l'élément qui l'angoisse le plus et qui le gêne : des automatismes moteurs. Brusquement, il est obligé de gigoter, en général, en classe, ce qui évidemment l'expose à des commentaires difficiles à supporter. Il a donc attendu trois ans avant d'oser m'en parler, et ce n'est que parce que j'insiste à ce moment-là qu'il déplie toutes ces occurrences-là.

Gaëtan de Clérambault définit l'automatisme mental. Georges Daumézon et Georges Lanteri-Laura⁶ parlent, quant à eux, du passage du petit automatisme mental vers le grand automatisme mental. Ils précisent que ce n'est qu'à partir du moment où un sujet reconnaît la

⁶ G. Lanteri-Laura et G. Daumézon, « La signification de l'automatisme mental de Clérambault », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe* n°36, *Comprendre la psychose*.

dimension xénopathique et qu'il peut en parler avec cette distance angoissée, qu'il est dans le grand automatisme mental. Cette description est vraie pour l'enfant comme pour l'adulte. Le passage vers le grand automatisme mental est ce moment *où on parle de quelque chose à quelqu'un*. Lorsque les deux enfants parlaient de ce qui les habitait de manière très étrange, ils n'étaient pas encore à cette distance de la xénopathie. Mon travail avec un grand nombre d'enfants permettra peut-être de trouver l'âge où effectivement, cette cristallisation est lisible. Je suppose qu'elle se situe vers l'âge de six ans mais je ne l'affirme pas de manière péremptoire. Toujours est-il qu'à quatre ans, six ans, dix ans, c'est le même mécanisme avec des variantes.

Les signes « annonceurs » de l'automatisme mental

Ces automatismes ne viennent jamais seuls. On retrouve ce point de fascination chez les trois enfants et chez d'autres enfants aussi, et parfois, autre chose : il m'est arrivé en première séance d'être en conversation avec un enfant puis, brusquement, le regard se révolte. « Tu écoutes quoi ? » Pas de réponse. Ou encore, l'enfant est totalement scotché par ce qui se passe dehors – notre service est visiblement un service de moindre importance pour l'administration de ce dispensaire, il se trouve dans un demi-sous-sol où la fenêtre donne à voir des jambes... C'est du Lewis Carrol.

C'est donc tout un ensemble de signes annonceurs, par exemple, pour Émile, j'ai pu m'appuyer sur l'expérience antérieure avec d'autres enfants et les mois de rencontre avec lui-même, auparavant pour pouvoir dire : cette voix stéréotypée, maniérée, ce point de fascination, ce « scotchage » de la main, (on faisait « un », une seule sphère avec cet enfant), tous ces phénomènes décrits, ce sont des hallucinations. Avec les points de fascination suivis d'hallucinations, il est probable que l'oreille aussi est à l'écoute de quelque chose. Ce n'est que lorsque l'enfant n'est pas alarmé qu'il peut parler de ce qui lui arrive. Que les phénomènes de scotchage que j'ai pu observer chez Mario, ne soient pas étrangers avec le collage incestuel avec sa mère est probable. Mais, il est aussi probable que la maman d'Émile, elle-même, avec ce discours, je dirais, diffluent pour le moins, est probablement psychotique. Il y a de génération en génération quelque chose qui converge vers une lecture de la vie un peu particulière.

Ernesto était venu, il y a trois ans, accompagné de son grand-père. Il vivait chez ses grands-parents car le père était très immature et la mère avait disparue « dans la nature ». Lorsque le grand-père n'invectivait pas la mère en la traitant de salope en présence de l'enfant, il invectivait l'enfant en lui disant de se tenir tranquille sinon le crocodile allait le manger. En première séance, Ernesto « grimpait aux murs ». C'était un enfant terrorisé par tout ce qui se passait derrière lui. Comme il venait tard le soir, le cabinet de consultation était dans la pénombre, c'était extrêmement difficile à supporter pour lui. Si ce n'étaient pas les bruits qu'il entendait derrière le mur mitoyen, c'était dehors, par la fenêtre, qu'il « voyait les jambes ». Cette année-là, nous étions très nombreux, j'avais quatre ou cinq stagiaires. Ernesto exigeait systématiquement de jouer dans le noir. Pour le calmer, après de longues séances, j'ai trouvé une table basse sur laquelle j'ai mis une couverture. À tour de rôle, il fallait que l'on joue au monstre, au loup. Il désignait qui devait faire le monstre. Il a fallu deux années de jeu avec les stagiaires avant qu'il puisse enfin parler d'autres choses. Il a pu construire une sorte de suppléance obsessionnelle qui a lui permis d'apprendre à l'école, d'aller jusqu'au C.P. et c'est à la faveur de difficultés avec la lecture et le calcul, que les choses se sont cristallisées. Il disait pouvoir parler toutes les langues avec cette dimension mégalomane qui apparaissait très souvent dans les séances, et c'est au moment où je lui ai rappelé les monstres que, là, brusquement, il m'a dit qu'il entendait des bruits du côté de la lampe, que c'est dans la chambre que cela se passait. C'est donc vers six ans que ça s'est cristallisé pour Ernesto autour de quelque chose qu'il a pu commencer à situer à l'extérieur.

Je vous conseille de lire le livre de Jules Séglas, *Des troubles du langage chez les aliénés*⁷, dans lequel cet auteur décrit de façon assez remarquable les phénomènes d'hallucinations psychomotrices. On ne sait pas très bien d'où ça parle, dedans, dehors ? Je me souviens d'une jeune fille de quatorze ans que j'ai rencontrée en présentation de malades. Pendant la séance, on se rendait compte qu'elle écoutait la main qui lui disait qu'elle ne devait pas me parler parce que cela risquait de lui causer des ennuis. C'était assez impressionnant dans le moment même de la présence de ses voix. Chez Ernesto ces phénomènes se sont rajoutés à la faveur d'une diminution de la peur immédiate des bruits du monstre, mais hélas, ça s'est cristallisé autour de la lumière.

⁷ J. Séglas (1892), *Des troubles du langage chez les aliénés*, Paris, L'Harmattan, 2010.

La même chose s'est passée pour Mario, mais l'aveu est venu plus tard. Il a pu développer au fil des années, pendant ce travail, un véritable don pour le dessin. Marcel Czermak souligne qu'en effet, chez certains psychotiques, à la place d'une simple dés spécification pulsionnelle, on peut assister à une hyperspécification. On le voit particulièrement bien chez les Autistes du type Asperger. Il est, actuellement, dans un collège où la part donnée au dessin et aux arts plastiques est très importante. Il pourra peut-être vivre un jour des créations qu'il réalise, vivre en société avec les autres. Mais cela n'empêche pas les cristallisations qui sont clairement du côté de l'automatisme mental. Chez cet enfant, des signes ont précédé. À l'âge de six ans, il a entendu, un jour, dans la chambre d'à côté, ses frères écouter un disque, où il était dit : « Dites à la sorcière de se pendre. » Les parents ont trouvé Mario pendu à la cordelette du rideau. Lorsqu'il est venu en séance, il avait encore les bleus. Le père en parlait avec beaucoup de tranquillité, ce qui m'a tout à fait surprise. C'est effectivement à partir de là, qu'au fur et à mesure des séances, la question de l'automatisme mental est apparue.

L'automatisme mental et la question obsessionnelle

Je vais maintenant comparer les dires de Mario avec ceux de l'homme aux rats, car ces dires sont proches.

Mario : « Je fais des vœux et si je ne les dis pas, ils se réalisent. »

L'homme aux rats : « J'ai envie de dire une chose, mais j'ai peur de la dire et de toute façon, je pense que les parents savent déjà, peut-être parce que je l'ai dit sans m'en rendre compte et ils ont entendu. »

Vous entendez ici la différence entre l'automatisme mental et le discours obsessionnel.

Mario : « Que j'ai un vœu ou pas, ça aurait fait la même chose. Si je fais le vœu, je l'aurais fait et ma mère aurait dit non. »

L'homme aux rats : « Il a une envie brûlante de voir certaines jolies filles toutes nues mais j'avais, dit-il, un sentiment angoissant (*unheimlich*) comme s'il devait arriver quelque chose si je pensais à cette chose et que je devais faire quelque chose pour l'empêcher. »

À cet endroit, Freud note que le patient donne comme exemple de ses craintes, l'idée que son père puisse mourir, donc qu'il y ait un dommage.

Mario : *S'il ne touche pas le poteau, sa maison sera cambriolée, donc il touche.*

L'homme aux rats : Il *crain*t de, donc il ne le fait pas, mais il y pense, et c'est ainsi qu'il en parle avec cette distance du narrateur.

Mario est menacé donc il fait, mais sur commande. L'homme aux rats a une sorte de croyance étrange, anxieuse, *unheimlich*, cependant que Mario est dans la superstition mais du côté de la conviction. L'homme aux rats a une crainte surmoïque quant à la divination de la pensée par les parents en rapport avec la sexualité alors que Mario est soumis à la crainte, à la contrainte et à la croyance magique quant aux vœux. C'est comme ça, ce n'est pas autrement. De la même façon, Ernesto dit : « Je sais le chinois. » Et quand je dis : « Mais on dirait de l'espagnol, du portugais », il dit : « Tu n'y comprends rien. »

Chez l'homme aux rats, il y a rapport net entre curiosité sexuelle et interdit, du fantasme se construit. Le collage, chez Mario, supprime la curiosité sexuelle et se sert de phénomènes de sexualité de petit enfant devenant point d'appui à l'automatisme mental par le truchement du toucher. Il faut dire que la famille de Mario est une famille « touche-touche ». Si ce n'est pas les frères qui barrent la porte en disant : « Si tu ne me donnes pas une caresse, tu n'entres pas », c'est la mère qui le colle.

Citation de notes. Elle me dit : « C'est quand même bizarre, il avait à l'époque à peu près 8 ans, il m'a beaucoup gênée. J'étais en train de parler avec la maitresse. Il prend ma main et il met deux doigts dans sa bouche et il se met à sucer. J'étais très gênée. » « Et vous avez laissé faire ? » « Ben oui. » La mère se plaint durant cette séance qu'effectivement il est tout le temps collé à elle. À la fin de la séance, elle se lève, prend le garçon et le serre contre ses seins opulents. Mario sort d'entre ses deux seins en disant : « Vous avez vu, ce n'est pas moi, c'est elle. » J'ai « engueulé » la mère.

Deux ans après, Mario me parle de cette contrainte du toucher et on voit bien comment dans cette histoire familiale de cette proximité, de la caresse, de la tendresse, de l'inceste, on en arrive à quelque chose qui se cristallise à : si tu ne touches pas alors... C'est une famille très étrange... C'est une famille de cinq enfants. Tous les jouets sont communs et Mario ne peut jouer que si les jouets appartiennent à tous. S'isoler avec un jouet ne veut rien dire. Il en est de même pour dormir, dormir n'est possible que collé, comme dirait Colette, « en cuillère dans le tiroir » contre un de ses frères. Le toucher est l'endroit de l'abolissement de l'altérité, le trou dans le miroir. C'est là où l'image dans le miroir s'évanouit et redevient image réelle.

Lacan l'illustre dans « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », par le basculement du miroir plan⁸.

Comment travailler avec l'enfant psychotique ?

Quand nous avons présenté le cas de Mario, nous avons dit que c'est la notion de toucher qui fait *trait du cas* de cet enfant. Comment le travailler ? Nous avons pris toutes les séances et en avons extrait ce qui était paradigmatique pour le devenir de cette cristallisation. Nous avons réduit une cinquantaine de séances à des traits saillants qui, petit à petit, ont été regroupés par itération, par réduction, quelques traits saillants qui permettent de présenter un enfant à la fois dans son histoire mais aussi dans ce qui permet d'un côté de dire qu'il y a cristallisation psychotique sur un automatisme mental, et de l'autre, de rendre compte comment dans le transfert, un travail a pu se faire. Dans la question *du trait du cas enfant*, il y a toujours deux dimensions psychanalytique et psychiatrique qui se conjoignent.

Enfin, j'ajouterai que ce qui est aussi intéressant à noter, c'est un dédoublement des places de la mère.

Citation de notes. Quand Mario parle de la colonie de vacances : « Je ne pourrais pas faire de l'équitation, me disait-il. » Et il cite : « Tu as dit que tu ne voulais pas en faire. » Il rajoute : « C'est peut-être maman qui a voulu ça. Je dis dans ma tête, faites que je vais pouvoir faire de l'équitation et deux jours après, ça a marché. » Il continue : « Que j'ai le vœu ou pas, ça aurait fait la même chose. Si je fais le vœu, je l'aurais fait et ma mère aurait dit non. »

Dans le discours de Mario, on a une fois « maman », la maman dans la réalité du quotidien, et une « mère », peut-être du côté du surmoi archaïque, quelque chose qui tranche. Dans tous les cas, il y a une perturbation grammaticale, syntaxique, qui est repérable dans les notes prises lors des séances. Ce que j'ai noté le plus souvent, ce sont des zeugmes à savoir une association du sens propre et du sens figuré avec un seul verbe. Un exemple : « *j'ai pris la décision et le train.* » Prendre la décision est quelque chose d'abstrait, prendre le train est quelque chose de concret. Chez ces enfants, ce moment est souvent difficile car se pose la question de la métaphore. Ces enfants ont du mal avec la métaphore, du mal avec les mots,

⁸ J. Lacan, « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 680.

ils restent collés au concret, leur discours se fait bien plus par glissement métonymique. Pour Mario, se présentaient encore d'autres troubles de la grammaire.

Aussi, je vous recommande, au cours des séances de travail, de noter l'entretien, tel qu'il vous reste en mémoire, tant bien que mal, sans ajouter vos interprétations, car c'est par cette lecture que vous pourrez attraper le plus facilement ce qu'il en est du transfert et la manière dont vous pourrez aider un enfant. Que dit l'enfant, qu'est-ce que le praticien lui dit.

Discussion

Jean-Richard Freymann : Qu'en est-il du roman familial, au sens freudien du terme, chez les enfants psychotiques ?

EMG : Le roman familial, au sens freudien, est totalement absent. Le roman familial est possible dès lors qu'il y a capitonnage autour de la fonction phallique alors que chez l'enfant psychotique, le roman familial, c'est du pur réel. Chez Mario, c'est ce phénomène du toucher qui fait roman familial réduit, nous appelons cela, en « bouillon-cube » : ce corps à corps est le malheur de l'absence de ce roman familial. Il reste cette formation délirante sur l'injonction de toucher. Il y a dans les générations visiblement des héritages de difficultés, mais le roman familial en tant que tel, il n'y en a pas.

JRF : Avec la position de l'homme aux rats, tu pointes la question du monde obsessionnel comme quelque chose d'un peu intermédiaire, dans ce cas-là le rapport entre le vœu et la question du réel. Quand les obsessions dépassent un certain cadre, le symptôme va se déposer dans le réel, le passage à quelque chose de délirant est très proche.

EMG : C'est la zone dangereuse. L'enfant dit : les voix et les vœux se sont mis ensemble. Autrement dit, ils se sont mis ensemble contre moi, il y a toujours ce côté paranoïaque. Pour le roman familial, c'est la question du toucher qui capitonne de manière dramatique. Ce n'est pas un capitonnage mais une cristallisation.

JRF : Ce point de fascination serait-il spécifique dans la psychose ou de la psychose chez l'enfant ?

EMG : Je ne sais absolument pas comment sont fabriqués tous ces points que l'on voit par exemple sur les masques ou l'art aborigène, ce sont des points, ce ne sont pas des points qui s'étalent. Ils n'ont rien à voir avec ces points chez les enfants psychotiques. L'enfant qui jubile quand il voit que l'encre s'étale, il faut être présent pour faire la différence ; l'enfant qui ne jubile pas mais qui se fait avaler par le point, on n'y échappe pas si on n'a pas les yeux dans la poche, c'est un phénomène transférentiel. L'enfant délègue à l'œil du tiers la charge de le dire, tout cela se passe en relation. Si je vois un dessin d'enfant avec des points et des traits sans avoir été présente au moment de la fabrication, je ne pourrais pas dire de quoi il s'agit. C'est dans le moment même de la fabrication que je vois que cet acte-là n'a rien à voir avec le premier symbole de la trace retenue par l'enfant. C'est tellement beau de voir un enfant de 1 an – 18 mois faire des tentatives de toucher avec un feutre sur une feuille, c'est un émerveillement. Le point de fascination, c'est l'horreur qui guette.

Question à propos du travail de névrotisation des enfants psychotiques.

EMG : Je ne névrotise aucun enfant psychotique, ce n'est pas possible. Ce que je lui prête, c'est ma présence. Quand je parle de Mario et des cinquante séances sur quatre ans, vous pouvez imaginer toutes les semaines que pendant une demi-heure, l'enfant dessine, parle, il se passe plein de choses.

Comment je travaille ? Je laisse venir l'enfant avec ce qu'il amène. Parfois, Mario était insolent car quelque chose lui faisait peur. Je notais cette insolence comme une chose très particulière car l'enfant psychotique nous prend comme support à dire quelque chose d'inexprimable pour lui. Cela nous traverse, ce qu'on ressent renvoie à ce qu'il nous délègue dans le transfert. C'était par exemple de la colère, il pouvait m'énervier ; mais on ne va pas parler à un enfant insolent psychotique comme à un enfant insolent névrosé. Je me demandais toujours contre quoi il se défendait, quelle était cette chose qui l'angoissait, cela a pris quelques années. C'est un travail d'infinie patience à supporter dans la limite de ce que, moi, je décide être la limite : ils ne détruisent pas, ils ne vont pas fouiller dans les armoires, ils ne fichent pas le « bordel », mais on cause.

C'est un travail de présence avec un minimum d'outils. J'ai quelques jeux mais ils sont rangés. Je les sors si j'estime que le moment est intéressant. Sur l'armoire, il y a les

kaplas d'une collègue et j'ai essentiellement des feutres et du papier, en général cela suffit. Quand cela ne suffit pas, il y a de la pâte à modeler ou d'autres jeux. Je vous assure que les enfants inventent des choses incroyables rien qu'avec une boîte de crayons. L'essentiel est d'avoir un bagage psychiatrique et psychologique dans le bon sens du terme, c'est-à-dire ne pas plaquer des interprétations à tout va, avoir des connaissances psychologiques au sens de Piaget, de Wallon, pour pouvoir faire une lecture de ces choses tellement étonnantes qui se passent quand on est en présence avec un enfant, de pouvoir faire la différence entre un enfant qui est déjà en train de cristalliser quelque chose et donc de dévier dans le sens de la psychose et un autre qui est en pleine évolution sans encombre particulier. Parfois hélas, je le vois très tôt, quand un enfant très jeune, de 2-3 ans, vient sur la pointe des pieds, rase les murs, ne me regarde pas, ne dit pas un mot.

Question à propos du nouage, des suppléances.

EMG : Il y a des suppléances pseudo-obsessionnelles, c'est ce fameux quatrième rond dont parle Lacan.

Question : Quelle est la visée du travail avec les enfants psychotiques ?

EMG : C'est de leur permettre de vivre en société. Pour ces enfants gravement atteints, je bénis l'institution car nous ne sommes pas seuls. Ces enfants sont pris en charge plusieurs heures par semaine par une équipe : moi-même, une éducatrice qui anime des groupes de travail, des orthophonistes, des psychomotriciens. Cette prise en charge fait transition avec la nouvelle loi sur l'inclusion qui les intègre dans des classes où ils n'ont pas leur place. Ils auraient leur place dans un petit groupe-classe avec un maître spécialisé qui puisse leur apporter le nécessaire sur le plan scolaire, avec des techniques pédagogiques adaptées. Nous faisons lieu de transition, comme le dit le médecin chef, nous sommes « maison de transfert » : beaucoup plus qu'une personne sur qui l'enfant fait un transfert, le transfert se passe sur le lieu. Cela permet à bien des enfants de pouvoir s'insérer parfois avec une auxiliaire de vie scolaire dans le groupe scolaire. C'est la visée de ce travail, mais on « n'enlève » pas la psychose à un enfant psychotique. Pourquoi cela serait-il mal d'être psychotique ? Il y a des richesses formidables.

J'ai été contactée par une journaliste qui voulait interviewer des analystes à propos des patients qui les avait marqués. Elle a publié un livre avec ce titre un peu alléchant *Leur patient préféré*⁹. J'ai pensé à Benjamin¹⁰ que j'avais rencontré à l'âge de 8 ans, puis à l'âge de 16 ans après une tentative de suicide. J'ai rencontré la famille de Benjamin, une famille extraordinaire, d'une sensibilité comme on n'en rencontre pas souvent, puis j'ai contacté Benjamin qui m'a dit : « Vous voir, ce n'est peut-être pas nécessaire. » J'ai eu leur autorisation et l'article a été publié. Aujourd'hui à l'âge de 30-35 ans, Benjamin a un CAP, il travaille, c'est un être rare qui m'a appris mon métier. Je pense qu'il faut arrêter de dire que faire un diagnostic de psychose est infamant pour celui qui en est affecté. Or, combien de confrères, de consœurs, me tombent dessus quand je dis que c'est une psychose. C'est une psychose, oui, et alors ?

Guillaume Riedlin : Dans la description clinique que vous faites des enfants psychotiques, il y a quelque chose de rarement entendu, quelque chose de très fin, d'arriver à tirer l'essence du point de cristallisation, le basculement dans l'automatisme mental. Roger Misès concevait cette question sur un mode dynamique que je ne retrouve pas dans votre exposé. Il montrait, lors de séances, que lors d'entretiens, on n'aurait pas posé le diagnostic de psychose à des enfants âgés de 13 ans, alors qu'à l'âge de 4 ans, on aurait posé ce diagnostic. L'automatisme mental, surtout l'angoisse psychotique qui peut être contenue par le délire, ne peut-il pas être inversé ? Car on aurait envie que quelque chose puisse bouger, que ce soit un peu plus dynamique, que ce ne soit pas simplement un constat définitif.

EMG : Je suis moins pessimiste que Bleuler qui soutient que quand il y a schizophrénie, il y a forcément déficience. Mais je suis peut-être moins optimiste que Misès. Ce qui est particulier dans ce que nous observons et, là, nos débats sont vifs, c'est que, durant les cinquante séances, Mario n'était pas toujours fou, à savoir qu'il y a des suppléances qui tiennent. Il y a du sujet mais pour autant, ce n'est pas une névrose. Ce à quoi nous pouvons arriver, c'est que ces enfants aient une possibilité de sauvegarder quelque chose du sujet avec une sorte de suppléance pseudo-névrotique qui tient ce qu'elle peut tenir. Il faut éviter qu'ils aillent au bord où il ne faut jamais retourner.

Au CMPP, nous avons d'autres exemples. Une personne est devenue reporter, il faisait des photos extraordinaires. Le problème était que, lorsque « ça » le prenait, il avait beau avoir

⁹ V. de Montclos, *Leur patient préféré*, Paris, Stock, 2016.

¹⁰ Nom que je lui ai donné dans le livre : *Au seuil du texte, le sujet*, Toulouse, érès, 2005.

une commande qui allait être rémunérée, si ce n'était pas le bon jour, il la jetait au panier. Mais il vit de ce qu'il fait, autrement dit, il y a des moments où ça tient et c'est cela qu'il faut viser.

JRF : Tu te réfères à Bleuler. La schizophrénie qu'il met en place est au fond un risque très particulier qui ne va pas vers une théorie de la dégénérescence mais vers une forme de dégénérescence. Ce modèle touche la question adulte. Je me pose aussi la question du clivage – pas de la *Spaltung*. Je me demande « à l'envers » si, quand on creuse beaucoup chez un « névrosé », on ne trouve pas un certain nombre de mécanismes psychotiques. On a parlé de la question des obsessionnels, c'est quelque chose qu'il faudrait développer. Ceci dit, chez l'enfant, je ne suis pas sûr, et là, on ne parle pas tout à fait de la même chose, qu'on puisse utiliser la question de l'automatisme mental – le grand et le petit. Je dirais que chez l'enfant, le rapport à l'hallucination n'est pas le même, le rapport à se prendre comme objet – tu l'as dit, l'enfant se retrouve entre les seins – n'est pas le même, je ne pense pas qu'on puisse faire le parallèle entre la psychose de l'enfant en devenir et les psychoses adulte. On comprend ce que tu veux dire mais nous n'avons pas les outils.

EMG : Il faut les inventer car les points d'ancrage ne sont pas les mêmes. Je pense qu'il faut inventer un vocabulaire. Le point de fascination, ce n'est pas de Bleuler, c'est de mon cru, c'est ce que j'ai observé. Beaucoup de choses sont observables quand les enfants sont très jeunes, et peuvent soit se « résorber », soit « exploser » à la faveur de la crise adolescente ou à la faveur d'une maternité, par exemple. Tous ces moments de bascule de la sexualité sont des moments à hauts risques.

JRF : C'est l'irruption du réel à un moment donné.

EMG : Exactement. Maintenant, il faut que nous structurions tout ce que nous avons pu observer, que nous le confrontions aussi avec ce qui nous revient à Sainte-Anne. Si je vous parle ainsi, c'est parce que j'ai été à l'école de Marcel Czermak, c'est lui qui pousse. Pour lui, la clinique infantile ne doit pas être une clinique « molle », ce qu'elle est pour l'instant parce qu'elle raconte des « histoires », « proposez-nous autre chose ». Je pense que nous en sommes aux balbutiements.

JFR : Mais là où tu ne banalises pas, c'est dans ton utilisation de la question des transferts des enfants, on n'a pas les modes opérateurs, mais tu signifies quelque chose par rapport aux différents plans transférentiels.

EMG : C'est avec Françoise Dolto que je l'ai appris, l'enfant se sert de nous. Ce qu'il ne peut pas dire, il nous le donne à lire, c'est une lecture. Tout jeu, tout discours, tout comportement, est à lire, nous traverse, est déposé en nous. Il faudra des années pour le formuler.

Question : Retrouve-t-on chez un jeune enfant le même automatisme mental lorsqu'il est plus âgé ? Ou est-ce une analogie ?

EMG : Par exemple, pour Mario, il faudra voir son évolution plus tard, c'est tout le problème de la durée des observations. Parfois, nous avons la chance qu'un enfant soit vu par un collègue, puis reçu plus tard. Mais souvent l'anamnèse ne le permet pas car la transmission des notes ne se fait pas facilement. Cela dit, il peut y avoir quelque chose de ressemblant.

JRF : C'est analogique mais au sens où on peut passer de l'un à l'autre par le biais de l'écriture qui reprend les séances, mais ce n'est pas une comparaison.

Bibliographie

GOLDER E.M. (1996), *Au seuil de l'inconscient*, Petite Bibliothèque Payot, 2006.

GOLDER E.M., *Au seuil de la clinique infantile*, érès, 2013.

GOLDER E.M., *Au seuil du texte : le sujet*, érès, 2005.

GOLDER E.M., « Heurs et malheurs de la clinique infantile », JFP, Journal français de psychiatrie n°44, Revue semestrielle, érès, 2017.

SCHAUDER C., *Lire Dolto aujourd'hui*, érès, 2004.